Pierre Triomphe, 1815. *La Terreur blanche*, Toulouse,
Privat, 2017, 470 p.

Jean-Claude Caron

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/10430>

DOI : 10.4000/cdlm.10430

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 249-252

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « Pierre Triomphe, 1815. *La Terreur blanche*, Toulouse, Privat, 2017, 470 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 97/1 | 2018, mis en ligne le 19 juin 2019, consulté le 06 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/10430> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.10430>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mars 2022.

© Tous droits réservés

Pierre Triomphe, 1815. *La Terreur blanche*, Toulouse, Privat, 2017, 470 p.

Jean-Claude Caron

- 1 Objet de fantasmes fondés sur une lecture instrumentalisée du réel, donnant lieu à la production de récits plus mythologiques qu'historiques, la Terreur blanche restait jusqu'à ce jour un angle mort de la recherche historique. Le livre de Pierre Triomphe comble donc un vide. Mieux : il ouvre des perspectives comparatistes avec d'autres temps de transition politique marqués par l'effondrement provisoire des institutions étatiques auxquelles se substituent des policiers ou des justiciers autoproclamés, agissant en toute impunité. Chaque révolution du XIX^e siècle a été marquée par ce temps de flottement, mais rien ne peut être comparé avec la situation qu'entraîne l'effondrement, pour la deuxième fois en 1815, de l'Empire napoléonien. Car c'est bien plus qu'un régime qui s'effondre : il s'agit de solder un quart de siècle de tensions politiques, sociales, économiques, religieuses opposant deux – voire plus – conceptions antagonistes de l'organisation de la Cité.
- 2 Traiter de la Terreur blanche nécessite la mise en œuvre de quelques précautions heuristiques et méthodologiques, que l'auteur liste dans son introduction. On observe avec intérêt comment il définit son objet aux plans sémantique, chronologique et spatial. Et même si le cœur de l'ouvrage est centré, comme le rappelle le titre, sur l'année 1815 qui est au cœur de la deuxième partie, Pierre Triomphe opte pour une dilatation chronologique, tant en amont – il part de 1789 mais surtout accorde une grande importance aux années 1811-1814 dans sa première partie, consacrée au déclenchement d'une guerre civile – qu'en aval, ce qu'impose la dimension mémorielle de la troisième partie. Quant à la dilatation géographique, elle est remarquable, l'auteur considérant un large Midi allant des Alpes à l'Atlantique, soit une vingtaine de départements. On signalera au sein de la partie « Annexes » la trentaine de pages consacrées aux sources primaires – archives et imprimés – utilisées par l'auteur : elles constituent une base de données qui fait désormais autorité.

- 3 Si les violences politiques propres au Midi pendant la Révolution ne sont pas nécessairement plus marquées que dans le reste du territoire, elle s'en distinguent toutefois par leur dimension confessionnelle : fondée sur une mémoire ravivée des guerres de Religion, l'opposition catholiques/protestants se révèle d'autant plus forte que la situation économique et militaire de l'Empire se dégrade à partir de 1811-1812. Pierre Triomphe étudie avec finesse le renouveau d'un royalisme réticulaire qui se manifeste de manière spectaculaire à Bordeaux, ralliée au duc d'Angoulême en mars 1814. Il évalue également les forces et les formes du ralliement à Louis XVIII (pétitions, fêtes, iconoclasme, mouvements antifiscaux), mais aussi la persistance d'un bonapartisme à la dimension patriotique affirmée. Mais l'extrémisation des camps en présence ne prend réellement sens qu'avec le retour de Napoléon au printemps 1815. La résistance blanche s'organise de manière spectaculaire, avec des formes multiples retracées par l'auteur : on dénombre environ 10 000 volontaires prêts à défendre la cause royaliste. Les affrontements avec les patriotes, révolutionnaires, bonapartistes et protestants, quatre figures assimilées par leurs adversaires, se multiplient : la guerre civile se met en place. Mais dans un premier temps elle tourne à l'avantage des forces restées fidèles à l'Empire. Le climat reste toutefois explosif, favorisé par des rumeurs incontrôlables, et les affrontements létaux ne sont pas rares. L'auteur identifie à juste titre les Cent-Jours comme étant la matrice principale de la Terreur blanche, une fois la nouvelle de Waterloo connue.
- 4 Ce « temps des royalistes » qui s'étire durant le second semestre de l'année 1815 constitue un cas de figure exemplaire de l'autonomisation administrative et politique d'une région plus ou moins dilatée au sein de laquelle les vaincus d'hier, face au vide laissé par l'absence ou l'incapacité d'agir des représentants du pouvoir central, entendent agir à leur guise et d'abord prendre leur revanche. Nombre d'événements se déroulent dans un cadre communal, de manière assez spontanée, qu'il s'agisse de petites villes ou d'une métropole comme Marseille. Dans cette dernière, durant les 25 et 26 juin, de nombreux massacres, accompagnés de scènes de tortures, de démembrements, etc., sont commis contre ceux qui sont identifiés comme des bonapartistes, à commencer par les mamelouks. Pierre Triomphe pointe là encore avec pertinence le décalage entre l'action des autorités, dont les préfets, en attente d'ordres venus de Paris et dont l'autorité est mise à mal – puisque nommés par Napoléon –, et des mouvements royalistes qui entendent prendre les choses en mains – même si elles leur échappent parfois. Et leurs tentatives militaires de conquête des cités du Midi se heurtent le plus souvent à la résistance victorieuse des troupes fédérées et de la Garde nationale. Mais l'annonce officielle du rétablissement de Louis XVIII sur le trône de France change la donne, ce que l'auteur résume comme « le passage d'une forme ouverte et plus ou moins symétrique du conflit à une forme souterraine et asymétrique ». Les passions politiques se donnent libre cours, en particulier les exactions de groupes royalistes contre les « patriotes ».
- 5 Il reste à savoir ce que représente ce royalisme méridional, en terme d'organisation, d'aspirations et de sociologie. Les associations formelles et informelles ne manquent certes pas, mais Pierre Triomphe incline à minorer leur rôle qui est surtout local. Quant aux associations professionnelles, elles sont rapidement évoquées : est-il possible d'en savoir plus sur leur compte, ce qui permettrait peut-être de ne pas focaliser le propos sur les élites sociales, civiles ou militaires ? Celles-ci font l'objet d'une belle étude qui, sans être prosopographique, offre un portrait de groupe très informé. Peut-être une

comparaison avec des élites septentrionales, comme en Normandie par exemple, aurait-elle été utile ? Tout comme l'aurait été une approche générationnelle de ces élites qui n'appartiennent pas toutes à la même classe d'âge et n'ont donc pas la même expérience politique. En contrepoint, l'étude des classes populaires royalistes permet à l'auteur de donner un tableau aussi précis que possible de leurs formes de sociabilité et de leur répertoire d'actions, incluant les exactions diverses et variées commises par des bandes comme celle de Trestaillon. L'auteur en donne une sociologie convaincante qui rétablit par exemple la dominante urbaine des membres de ces bandes pourtant qualifiées de rurales par les autorités.

- 6 Quant au difficile retour au calme, il témoigne de la faiblesse persistante d'un régime soumis à des pressions divergentes, mais soucieux de mettre fin à ce qui apparaissait aussi, *in fine*, comme une tentative potentiellement fédéraliste. L'autorité de l'État est progressivement rétablie grâce à l'envoi de préfets expérimentés, mais aussi par le vote de lois d'exception visant les plus compromis des partisans de l'Empire : il faut donner des gages aux royalistes méridionaux. Ceux-ci, par ailleurs, ont investi les rangs de la Garde nationale et plus généralement des institutions policière et judiciaire. Établissant le bilan humain de la Terreur blanche, Pierre Triomphe fait preuve de prudence et évoque une fourchette allant de 200 à 600 morts, les Bouches-du-Rhône, le Gard et l'Hérault étant les trois départements les plus touchés. Mais il y a une différence entre le premier cas où la totalité des victimes est tuée lors des journées des 25 et 26 juin et le Gard où les violences létales s'installent dans la durée et touchent parfois de petites communes comme Uzès (20 morts pour 4 000 habitants). Une conclusion s'impose, que tire l'auteur : ce bilan ne saurait être comparé avec celui des grandes commotions socio-politiques des années 1793-1871. Et pourtant la « Terreur de 1815 » est devenu une référence mémorielle durable.
- 7 C'est à l'étude de cette mémoire que nous convie l'auteur dans la troisième partie qui couvre la période 1815-1880 – on serait curieux de savoir ce qu'il en est advenu pour les décennies suivantes et jusqu'à au temps présent. La précocité de l'émergence de mémoires concurrentes ne doit rien au hasard : appendice, en quelque sorte, de la Révolution française, la Terreur blanche est immédiatement politisée et historicisée, la frontière entre ces deux dimensions apparaissant souvent brouillée. À ce jeu-là, les libéraux ne sont pas les derniers à prendre part, stigmatisant un « jacobinisme blanc » qui, objet de leur part d'un rejet égal à celui du jacobinisme rouge, leur permet d'occuper cet « extrême centre » politique, objet de toutes les convoitises et qui triomphe en 1830. Du côté des royalistes, on entend capitaliser sur le rôle qu'ont joué les départements du Midi pour soutenir le fragile régime de la Restauration né en deux temps. Mais sur place, les tensions restent vives, jamais vraiment apaisées, car les anciens ennemis restent des voisins obligés de cohabiter. Quant au pouvoir central, tout à sa volonté de promouvoir une forme de réconciliation, il miserait plutôt sur l'oubli, préférant activer la mémoire de 1793 et de la mort de Louis XVI, en l'honneur duquel est érigée une chapelle expiatoire. Le siècle est parcouru de hauts et de bas mémoriels. Le début du règne de Louis-Philippe réactive la mémoire de la Terreur de 1815 dans un climat libéral marqué par le rejet des Bourbons, par le rétablissement du drapeau tricolore, par un anticléricalisme virulent et par un retour des protestants sur la scène publique : toutes choses insupportables pour les royalistes, ce qui provoque des affrontements, et pas seulement verbaux.

- 8 Toutefois, passé l'échec de l'expédition de la duchesse de Berry, la mémoire de la Terreur blanche s'affaiblit alors que, parallèlement, se construit l'image d'un Midi éruptif à partir de stéréotypes « raciaux » et culturels, et que, paradoxalement, sa lente mais irrémédiable conversion au « rouge » va enraciner. En témoigne le pic mémoriel de la Seconde République où se manifeste cette conversion qui semble appuyer l'idée d'une extrémisation propre à la « race » méridionale. Si la chose s'évanouit avec le coup d'État, il n'en reste pas moins, ainsi que le remarque l'auteur, que Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, introduit l'histoire contemporaine dans les programmes scolaires de 1863, ces derniers évoquant « la terreur blanche et les cours prévôtales » et faisant référence au maréchal Brune. Avec l'avènement de la Troisième République, surgit un dernier pic mémoriel, alors que le régime né en septembre 1870 bataille contre les partisans d'une restauration monarchique. Dans un ultime chapitre, l'auteur analyse la place prise, dans un large système de représentations, des trois mots ou expressions de « terreur blanche », Trestaillon et Midi. Grâce à cette étude serrée, fondée sur des sources variées et rarement citées, il permet de saisir comment la « guerre des mots » s'organise lorsqu'il s'agit de construire le récit d'un événement enraciné dans un espace auquel il semble « naturellement » lié. On suit notamment comment l'expression « terreur blanche » a été recyclée (ainsi lors de la guerre civile entre « rouges » et « blancs » dans la Russie bolchevique). La chose n'a du reste rien d'unique : l'expression « semaine sanglante » et même celle de « trois glorieuses » ont été elles aussi réutilisées.
- 9 Redisons-le pour conclure : ce livre ambitieux répond aux attentes que l'on pouvait en avoir. Il offre un large panorama thématique, chronologique et spatial d'un moment longtemps capté et instrumentalisé pour sa dimension performative au plan politique, avant de sombrer dans un oubli durable. Mais l'étude de la Terreur blanche offre toujours une comparaison avec d'autres moments de transition politique plus ou moins violente et permet de saisir, en particulier grâce à un jeu d'échelles particulièrement maîtrisé (du local au national), les décalages de perception de tout type dont un événement est l'objet, à chaud puis dans sa dimension mémorielle. Rien de moins neutre, en définitive, que l'expression de « Terreur blanche » : mais le passage à la postérité de cette formule nous renseigne de manière exemplaire sur la bataille de mots qu'est la construction du récit historique.

AUTEUR

JEAN-CLAUDE CARON

Université de Clermont-Ferrand, Centre d'Histoire Espaces et Cultures (CHEC)